

chronique de théologie morale autour du mariage

Les ouvrages dont il est rendu compte ici ont tous trait aux thèmes qui sont abordés dans ce cahier : le couple, le mariage, la sexualité. Le choix opéré sur les livres reçus à la revue obéit à une double préférence : ouvrir l'éventail des manières d'envisager ces questions actuellement, présenter des perspectives qui n'ont pas été développées dans les articles précédents.

Couples d'aujourd'hui donne une bonne idée de ce qui se cherche et s'affirme dans le protestantisme français¹ : approches sociologique et historique, interviews de couples non mariés alternent avec des analyses théologiques qui, avec des nuances dans l'argumentation, récusent le caractère sacramentel du mariage, prônent une certaine publicité ou officialisation du lien conjugal et optent pour le maintien et la pleine valeur juridique et sociale du mariage civil (que les « cohabitants » mettent *de facto* en péril). La « Note biblique » qui clôt cet ouvrage collectif commente les passages des Synoptiques et de la **première épître aux Corinthiens** relatifs au couple, tout en dégagant les principes d'un bon usage de l'Écriture pour éclairer les questions actuelles (c'est la perspective que trace le même auteur dans ce numéro à propos d'Ep 5, 21-33). Témoignant de l'œcuménisme intra-protestant de ce recueil, l'article intitulé « Théologie de la grâce et relation conjugale » ne craint pas d'aller à contre-courant en défendant la position nécessairement subordonnée de la femme dans le couple, l'homme restant « *le chef au service de son épouse* ».

Cette démonstration a été évidemment relevée, avec plus d'humour que d'indignation, par Claudette Marquet dans son opuscule **Femme et homme il les créa...**, qui rassemble neuf études dont certaines furent publiées dans des revues, ce qui occasionne quelques redites². Alerté et tonique, ce parcours d'une féministe plus conciliante que combattante touche juste, la légèreté de plume de la journaliste s'alliant au sérieux de la théologienne bien documentée et au jugement éprouvé par la pratique pastorale. Avec une charité bien ordonnée, l'auteur commence par balayer devant la porte de son Eglise avant de jeter un coup d'œil, moins insistant qu'il ne pourrait l'être, sur les parvis du catholicisme romain. Les « deux ou trois choses » qui sont dites des théologies féministes seraient nettement plus étoffées aujourd'hui qu'elles ne pouvaient l'être en 1981. Particulièrement stimulant, tout un chapitre (pp. 135-167) discute sans pédantisme la traduction et l'interprétation de quelques passages litigieux des deux Testaments concernant le statut et les fonctions accessibles aux femmes. Ce féminisme-là plaide pour que de nouveaux rapports s'inventent, en particulier dans l'aire chrétienne, entre les femmes et les hommes et non pas entre femmes, contre les hommes.

L'essai de Robert Grimm ne manque pas d'ambition³ : en prenant pour objet l'institution du mariage, il entend mener une réflexion d'éthique fondamentale « *qui interroge sur les présupposés des assertions théologiques et des choix éthiques* » (p. 28).

1. Collectif, **Couples d'aujourd'hui. Réflexion protestante**, Paris, Les Bergers et les Mages, 1983, 175 p.

2. Cl. MARQUET, **Femme et homme il les créa...**, Paris, Les Bergers et les Mages, 1984, 191 p. L'article « Les femmes aussi » publié dans **Lumière et Vie** 151, janvier 1981, est repris aux pp. 84-96.

3. R. GRIMM, **L'institution du mariage. Essai d'éthique fondamentale** (Recherches morales), Paris, Ed. du Cerf, 1984, 363 p.

Secoué par la crise actuelle, le chrétien se doit de prendre acte de la tension qui traverse le champ du mariage. Pour penser cette tension entre deux pôles, le théologien mettra en œuvre une méthode dialectique : le pôle objectif est d'abord analysé en lui-même (droit naturel, normes de la conscience, bien commun), puis dans ses prolongements dogmatiques et éthiques (la nature comme critère moral, l'enfant comme signe objectif de la conjugalité, le mariage comme sacrement) ; le pôle subjectif est soumis au même examen : en lui-même, il se manifeste par l'historicité de l'existence, la liberté de la personne, le primat de la conscience, et le questionnement qu'il inaugure porte sur le droit au plaisir, la libération sexuelle et les critères traditionnels de validité du mariage. La troisième partie s'ouvre sur une réhabilitation de la notion de compromis en éthique et décrit ensuite le processus d'institutionnalisation : le caractère foncièrement institutionnel de toute existence humaine ayant été montré, se déploie alors la dialectique de l'instituant (le désir amoureux) et de l'institué (la reconnaissance publique du couple). La conclusion affirme la pleine suffisance du mariage civil, la cérémonie religieuse n'ayant valeur que de témoignage lorsque le nouveau couple veut mettre son union sous le signe de la foi ; mais il convient de ne pas sacraliser ce lien en en faisant un sacrement. D'ailleurs, civils ou religieux, les mariages ne peuvent pas « créer une union conjugale authentique ; ils ne peuvent que signifier officiellement et a posteriori la volonté d'un couple d'entrer en institution matrimoniale » (p. 323).

Cette étude se recommande, à mes yeux, à plusieurs titres : sur une question souvent abordée par tel ou tel aspect sectoriel, elle met en place une compréhension synthétique qui articule d'un bout à l'autre les analyses philosophiques et les requêtes de la théologie, ce qui est assez original dans la tradition réformée ; l'irénisme avec lequel sont discutées les positions catholiques pourrait faire de ce livre un bon exemple d'approche authen-

tiquement œcuménique, bien que ce ne soit pas formellement son projet (par exemple, il ne dit nulle part que le mariage-sacrement soit « une erreur théologique »⁴). On trouvera peut-être un peu longs les chapitres d'exposé méthodologique et leurs nombreuses reprises partielles, mais ils répondent à un souci louable de pédagogie et ils balisent des avancées originales au cœur d'une réalité complexe. Le style, toujours clair, rend la lecture aisée. Si, pour le protestant, des questions demeurent, à en croire la préface de R. Mehl, le catholique aussi aura à en poser quelques-unes.

L'auteur reconnaît ne pouvoir approfondir comme il le faudrait chacune des composantes qui constituent le mariage. Sur trois points au moins, qui ne sont pas mineurs, il aurait dû s'expliquer davantage : la place de l'enfant, l'appréciation du divorce (traité seulement comme un exemple de concession néotestamentaire), le poids du péché ou de la faillibilité, dont il serait important de montrer, sans sombrer dans un pessimisme peu évangélique, où et comment il grève l'institution et l'amour, comme toutes les autres réalités humaines. Dans la dialectique instituant/institué appliquée au mariage, on peut se demander si c'est bien le désir amoureux à lui seul qui suffit à réaliser le premier facteur : comme on connaît de mieux en mieux sa mobilité, sa partialité, ses illusions, il serait sans doute nécessaire de spécifier davantage ce qui peut jouer le rôle de principe instituant et donc forcément univoque dans le processus d'institutionnalisation qui conduit la rencontre d'un homme et d'une femme au mariage monogame socialement reconnu. Je trouve utile et courageuse l'élaboration de la catégorie du compromis, car il n'est pas courant d'en trouver trace dans les livres de morale, bien que l'agir humain en soit constamment pétri. Ma réserve porterait sur une hésitation dans la définition de cette notion : s'agit-il d'accepter des compromis entre l'idéal et les conditions concrètes de sa réalisation, entre les valeurs reconnues comme bonnes et les limites que notre fini-

4. Ce que fait A. Dumas dans *Couples d'aujourd'hui*, op. cit., p. 89.

tude impose à leur incarnation (pp. 257 sv.) ? Ou bien s'agit-il de conjuguer des données en elles-mêmes diverses, mais de signification éthique comparable, comme la personne et la société, l'amour et le droit (p. 279) ? Dans ce dernier cas, il vaudrait mieux parler d'ajustement progressif d'exigences divergentes, de synthèse conflictuelle, toujours améliorable (ce qui, me semble-t-il, est l'objet même de tout le livre, qui n'a rien d'un essai de compromis). Quant à l'usage de l'épique, je ne suis pas sûr que les historiens de l'aristotélisme et du thomisme seraient d'accord avec l'extension que lui donne Grimm quand il l'assimile au « principe d'économie » de la tradition orthodoxe (p. 54). Le regard résolument positif et accueillant sur les modalités actuelles de la vie des couples se retrouve à un autre niveau quand chaque confession est invitée à garder sa conception et sa terminologie propres pour que soit mieux rendue la totalité du mystère qui est toujours au-delà de toute formulation. Cet optimisme intellectuel et pastoral se paie peut-être d'une double faiblesse : la première, assez surprenante chez un théologien protestant, concerne la grande discrétion de l'apport scripturaire dans son argumentation (en particulier du texte d'Ep 5, 21 sv. : il est vrai que son exploitation, déjà difficile en elle-même, l'est encore plus si on fait du mariage une réalité strictement créaturelle) ; la seconde a trait au peu de poids qui est accordé à l'histoire, mais aussi aux acquisitions scientifiques et aux conditions socio-culturelles, quand l'auteur veut déterminer les caractéristiques anciennes et nouvelles de l'institution matrimoniale. Grand cas est fait du courant existentialiste depuis Kierkegaard, mais est-ce suffisant pour comprendre les mutations en cours et pour justifier qu'on envoie au musée les théories et pratiques fondées sur d'autres traditions ? Ces questions soulignent, bien loin de l'estomper, l'intérêt de cette démarche qui défriche un champ particulièrement miné,

alors qu'il aurait été plus confortable de proposer une éthique conjugale prête-à-porter.

En complément indispensable et savoureux de l'ouvrage précédent, je propose d'entamer **Le fruit défendu**, tout en avertissant que l'entamer, c'est s'exposer à en dévorer d'une traite les 300 pages⁵. Ses quatre auteurs ont conçu et élaboré ensemble un parcours de vingt siècles, chacun s'octroyant une part qui va en diminuant de l'histoire passionnante des chrétiens face à la sexualité. L'allure n'est jamais alourdie par l'abondance de la documentation, le jugement ne se laisse pas infléchir par des a priori idéologiques. Devant la complexité du réel, on ne cherche pas à établir une thèse, mais à assurer la compréhension la plus honnête possible des évolutions, des contradictions, des résistances, des constantes qui caractérisent les pratiques sexuelles des chrétiens. Il revient aux historiens d'évaluer en détail la qualité scientifique de ce travail qui s'appuie abondamment sur les recherches les plus récentes. Je me permets de le recommander aux lecteurs du présent cahier parce qu'il contient une mine d'informations qui peuvent éclairer, par le biais historique, la problématique étayant plusieurs articles précédents : en conclusion, les auteurs admettent d'ailleurs qu'ils « *ont dû plusieurs fois résister à la tentation de faire une histoire du mariage* » (p. 285). En effet, « *les hauts et les bas de la pastorale du mariage peuvent servir de révélateurs des pré-occupations plus globales des pasteurs en matière de sexualité* » (p. 286). Qu'il s'agisse de tels passages bibliques importants successivement mis en valeur ou occultés par la tradition ecclésiastique, de la distance entre les monitions pastorales répétées et les échos divers qu'elles rencontrèrent parmi les fidèles, de la fonction répressive, mais aussi éducative, voire novatrice sur certains points, du christianisme en matière de sexualité, tout concourt à

5. M. BERNOS, Ch. de la RONCIERE, J. GUYON, Ph. LÉCRIVAIN, **Le fruit défendu. Les chrétiens et la sexualité de l'antiquité à nos jours** (Chrétiens dans l'histoire), Paris, Ed. du Centurion, 1985, 320 p.

former notre jugement de chrétien, ne serait-ce qu'en soulignant les erreurs d'appréciation si souvent commises sur les mots et les comportements quand on projette dans le passé les traits propres aux situations d'aujourd'hui. Livre formateur parce qu'il ne nourrit pas un relativisme plus ou moins sceptique, mais, en montrant dans le tissu de l'histoire le nouage aléatoire et sans cesse repris de la *proposition* des valeurs et de leur *réception* effective, il apprend le nécessaire usage du principe de relativité en éthique. Un regret mineur touche le confort de la lecture : est rejeté en fin de volume l'ensemble des notes dont l'intérêt dépasse souvent la simple référence bibliographique.

Aux antipodes de ces vastes plaines où souffle le vent de l'histoire, **Au commencement la famille** campe sur une cime de certitudes que ne perturbent aucun doute, aucune remise en cause, aucune hypothèse théologique⁶. Refusant toute attention aux réalités changeantes de ce monde, par peur d'être complaisante, cette réflexion de part en part dogmatique sur une réalité qui est aussi, en son fond, empirique prend le risque de n'être lisible que pour des convaincus. Du premier chapitre de la **Genèse** à l'**Apocalypse** (et à **Familiaris consortio**), la figure et la norme du mariage ont avancé, par un dévoilement progressif, jusqu'à la révélation du « grand mystère » en dehors duquel le couple humain n'a ni sens ni valeur. C'est au cœur de la Trinité que la vie familiale trouve son fondement et dans la Sainte Famille son modèle plénier et suffisant, tandis que « *l'une seule chair des épousailles humaines tient à la structure du Corps mystique de Jésus s'unissant à son Eglise-Epouse par l'una caro de l'incarnation rédemptrice* » (p. 84). Plus de 300 pages parcourent en tous sens les filons inépuisables de cette doctrine qui expédie avec vigueur dans les ténèbres extérieures tout ce qui n'est pas catholique,

depuis « l'Orient séparé de Rome », accusé de condescendance coupable pour le divorce, jusqu'aux dérives protestantes qui avoisinent l'anarchie parfaite (pp. 161-162). Cet exposé déductif, qui prétend dire toute la vérité du mariage et de la famille en suivant l'ordre de leurs raisons éternelles, évolue dans un univers qui est aussi cohérent que complètement aseptisé, où la sexualité ne se justifie que par sa destination transcendante, le désir étant absent et le charnel seulement lieu de vertige et de désordre, où la fin première du mariage, l'engendrement des enfants, trouve son accomplissement ultime dans le peuplement de la Jérusalem céleste. En se protégeant obsessionnellement contre tout germe de contamination, il est possible que cette théologie reste pure ; ce qui est certain, c'est qu'elle est stérile. Sur ces questions-là, un miroir qui reflète la lumière idéale du ciel et n'éclaire ce bas monde qu'en l'éblouissant peut enflammer certains, mais la plupart seront vite lassés ou découragés. Mais il est bon de savoir que ces discours existent — et bien au-delà de ce simple exemple — et c'est pourquoi j'en parle ici.

La recherche sur les homosexualités masculines que publie X. Thévenot nous ancre à nouveau solidement dans le concret avec ses perplexités et ses variations⁷. Elle commence par exploiter une enquête minutieuse effectuée par l'auteur lui-même sur les conduites d'homosexuels chrétiens, leurs repères moraux et leurs rapports à l'Eglise et à Dieu. « L'inévitable précarité » d'un discours éthique en la matière n'était donc pas annoncée dès l'introduction (p. 15) comme une précaution de style, elle est portée par la méthode choisie, plutôt inductive, qui n'oubliera jamais que l'homosexualité est d'abord un *fait*. Les intéressés ayant été écoutés, une large place est accordée aux sciences humaines, la psychanalyse et aussi la sociologie (pp.

6. P. TOINET, **Au commencement la famille. Le sacrement du mariage** (Théologie nouvelle), Paris, FAC-Éditions, 1985, 345 p.

7. X. THEVENOT, **Homosexualités masculines et morale chrétienne** (Recherches morales), Paris, Ed. du Cerf, 1985, 326 p.

125-186), mais l'auteur reconnaît que leurs conclusions sont sujettes à caution. Au terme de l'exposé des données bibliques, l'homosexualité est présentée comme « *une forme désordonnée de la vie sexuelle* » (p. 231), sans qu'on doive en conclure que ce jugement s'applique tel quel à la singularité des situations, dans la mesure où celles-ci obligent toujours à résoudre de manière provisoire un conflit de valeurs. C'est dans la dernière partie que le théologien proposera ses propres éléments d'explication et d'appréciation en partant d'une discussion serrée des positions défendues dans le document *Persona humana* (décembre 1975) : il en critique le langage essentialiste, inapte à saisir la complexité du réel, mais il en partage l'un des jugements sur un point décisif : « *L'homosexualité est une forme a-normative de sexualité* » (p. 260), pour autant qu'elle se bâtit sur une dénégation du mouvement de différenciation dans la relation sexuée, mouvement qui conditionne le surgissement même du sujet humain (p. 268). Quand il passe aux problèmes pastoraux posés par l'accueil et la vie ecclésiale des homosexuels, X. Thévenot déploie la maîtrise qu'on lui connaît pour discerner avec respect et fermeté les aspects positifs et négatifs de situations inévitablement conflictuelles et pour proposer avec prudence des conseils « *à ne pas prendre comme des absolus* », qui tiennent compte de ce que « *tout agir pastoral se doit d'être mouvant pour s'adapter au mieux à l'évolution des situations* » (p. 292). Sur le point particulièrement délicat de l'option pour la vie en couple, il estime que c'est un compromis éthique qui ne devrait pas être érigé en règle pastorale systématique, mais qui n'exige pas non plus d'être rompu. Il soulève enfin de redoutables problèmes d'éthique fondamentale qui concernent les rapports de l'universel et du particulier, le fondement et la fonction de la norme, la légitimité d'une instance magisté-

rielle régulant pour tous l'ensemble des secteurs de la vie. En dernière instance, est rappelée la nécessité de reconnaître la finitude qui marque n'importe quel discours éthique : toujours situé, partiel, risqué. Et ce n'est pas là de la fausse modestie. Si « *la morale est l'art de réguler des antagonismes pour en faire surgir de bonnes dominantes* » (p. 102), on ne trouvera pas, à mon avis, dans l'état actuel de la réflexion chrétienne sur ce sujet épineux, un exposé en langue française qui détermine plus judicieusement les règles objectives de cet art. Mais comme il n'y a d'art que dans l'exécution, le dernier mot en cette affaire doit bien revenir aux êtres humains qui ont à vivre leur condition homosexuelle dans leur corps, leur cœur, leur destin et leur foi, eux à qui la parole fut donnée indirectement au début du livre. De même que tendent heureusement à disparaître les théologies sur ou pour les pauvres, les femmes, etc., et que se noue une réflexion de plus en plus consistante des femmes elles-mêmes, des pauvres eux-mêmes, sur leur propre condition et, à partir de là, sur la totalité de l'objet de la théologie, pourquoi n'entendrons-nous pas un jour la voix de disciples du Christ qui se trouvent être homosexuel(le)s, expliquant ce que signifient pour eux et pour elles l'Évangile, l'Église, le mystère de Dieu ?

Ces six ouvrages, pris parmi tant d'autres, témoignent de la vitalité de la réflexion chrétienne sur ce fait humain qu'est la rencontre de deux êtres qui s'engagent à vivre ensemble. L'histoire montre à quel point l'élaboration doctrinale a été liée à beaucoup de facteurs qui ne relèvent pas de la sphère religieuse. Il serait illusoire de croire que les formulations et les normes ont atteint un point de perfection immuable au moment du concile de Trente et qu'elles sont désormais hors de portée des mouvements sociaux et culturels⁸.

8. Il y aurait peut-être lieu de réexaminer l'affirmation sans cesse répétée sur le caractère automatiquement sacramentel du mariage dans la doctrine tridentine : cf. A. DUVAL, *Des sacrements au concile de Trente* (Rites et symboles), Paris, Ed. du Cerf, 1985.

Les questions relatives au couple, au mariage et à la famille, qui vont en s'aiguissant, ne devraient-elles pas devenir un lieu choisi de réflexion et de pratique œcuméniques qui, dépassant l'orbite des Eglises occidentales, inviteraient les chrétiens d'autres civilisations à dire comment ils fraient leur propre chemin vers la vérité de l'amour conjugal ? Celui-ci,

comme union la plus forte de la différence la plus irréductible, serait ainsi la parabole et le vecteur de la communion à réaliser entre peuples et races, loin de toute réduction de l'autre au même, en vue d'une Eglise authentiquement universelle.

michel demaison

LE SUPPLÉMENT

N° 154

SEPTEMBRE 1985

G. MATHON et J.-P. DURAND, Liminaire

Dossier

*STRATÉGIES NUCLÉAIRES ET PRATIQUES NON-VIOLENTES DE DÉFENSE
Congrès de l'ATEM (Chantilly, 5-7 septembre 1984)*

F. VAILLANT, Attitudes et mouvements de paix en Europe, particulièrement en France

F. VAILLANT, Récit : la résistance non-violente d'août 1968 en Tchécoslovaquie

H. OTT, Essai : principes et fondements de l'action non-violente

I. BERTEN, La non-violence comme alternative à la stratégie nucléaire

G. DEFOIS, Contextualiser la réflexion éthique en matière de dissuasion

Tribune : la course aux armements

J. FONTANEL, Le commerce international des armes

O. SEVAISTRE, Les exportations d'armement

G. DEFOIS, Est-il moral de vendre des armes ?

Tribune : littératures comparées

M. DELAHOUTRE, Message biblique et littératures hindoue et bouddhique

Tribune : anthropologie et morale

A. PLÉ, Né immature, il meurt inachevé, régénéré en espérance

Tribune : ecclésiologie de la vie communautaire

J.-R. BOUCHET, Les « nouvelles communautés » et la vie religieuse

Prix du numéro : 46 F - Abonnement France : 148 F - Etranger : 188 F
22, boulevard Latour-Maubourg, 75 340 Paris Cédex 07 C.C.P. La Source 32 139 05 R